

et *Histoire sociale du christianisme primitif* (Genève, Labor et Fides, 1996), voici la traduction d'un nouvel essai sur la religion des chrétiens du 1<sup>er</sup> siècle. L'auteur enseigne le Nouveau Testament dans une faculté de théologie, mais situe son propos sur le plan des sciences des religions pour rendre compte de la grammaire des signes du christianisme ancien. L'A. aborde cette grammaire en construisant la cohérence du christianisme à partir de ce qui fait son originalité. Il adopte une position fonctionnaliste de la religion : la religion est promesse d'un gain de vie, tant au plan individuel que social. Il développe son approche en trois grandes parties (une douzaine de chapitres) qui traitent d'une foule de questions générales habituellement présentées dans les introductions au Nouveau Testament : a) le rapport entre mythes et histoire ; b) les fondements du comportement éthique des premiers chrétiens ; c) les premiers sacrements et l'interprétation sacrificielle de la mort de Jésus. Les deux autres parties, plus historiques, tentent de cerner l'émergence du christianisme avec d'une part, l'apôtre Paul et l'évangile de Jean, et d'autre part l'évocation des diverses crises qui balisent l'histoire du premier siècle chrétien (la rupture avec le judaïsme, les mouvements prophétiques, l'irruption des gnostiques et la mise en place du canon des Écritures). Conformément au genre de la collection, le propos est peu encombré de discussions de détail, et évoque une bibliographie succincte récapitulée à la fin de l'ouvrage. Toutefois, la taille du volume et le nombre de questions abordées font sortir l'ouvrage du genre littéraire des initiations. Il s'agit plutôt d'une sorte de synthèse générale de la discipline, appuyée sur une abondante bibliographie fréquentée pendant une trentaine d'années de carrière.

Après une définition du propos général, l'A. entre dans le vif du sujet avec l'examen de la question du Jésus historique, et de la manière dont les premiers chrétiens ont divinisé la figure de Jésus. On appréciera la fermeté du propos et la manière dont G.T. récapitule à sa manière tout le dernier siècle des travaux sur le Jésus de l'histoire. On ne peut pas opposer simplement le Jésus historique au Christ divinisé par la prédication primitive. G.T. montre bien comment Jésus est né juif, et pense et vit son judaïsme pour le revitaliser.

Jean-Daniel Dubois.

124.84

THORNTON (S.A.).

**Charisma and Community Formation in Medieval Japan. The case of the Yogyô-ha.**

Ithaca, Cornell University Press, 1999, xvi + 290 p.

Ce livre est issu d'une thèse soutenue en 1988 qui se donnait pour objectif de « retracer le développement des campagnes de communication d'un nouveau venu sur le marché du salut spirituel dans le Japon médiéval ». Clairement donc, il s'agit d'appliquer des notions de sociologie religieuse à un objet d'habitude réservé aux bouddhologues, à savoir l'un des nombreux nouveaux mouvements bouddhiques de la Terre Pure qui se forment au Japon entre le XI<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle. L'accent n'est pas mis sur les doctrines mais sur la façon dont un groupe récupère le charisme d'un prédicateur pour construire une identité collective et des institutions durables. L'inspiration principale est la notion wébérienne de « routinisation du charisme ».

Le présent recenseur n'est pas du tout japannologue et ne saurait donc juger du travail sur les sources et le contexte, mais il a beaucoup apprécié l'analyse sociologique sur un objet qui, il faut le dire, est un cas rêvé pour ce type d'entreprise. Le fondateur Chishin Ippen (1239-1289), fils d'une grande famille de militaires, abandonne tout en 1274 pour devenir prédicateur itinérant ; il reçoit une révélation puis consacre les quinze dernières années de sa vie à distribuer des papiers sur lesquels est inscrit le nom d'Amithaba (et donc la promesse du salut). De cette mission itinérante, les disciples feront une entreprise grandiose : un ordre (le Yogyô-ha, nommé Jishû à l'époque Tokugawa) est fondé, dont le supérieur continue les voyages d'Ippen au travers du pays en distribuant les papiers inscrits, à ceci près que là où Ippen allait à pied suivi de quelques disciples, le supérieur du Yogyô-ha voyage dans un palanquin porté par des chevaux et suivi d'une suite digne d'un prince. L'ordre fournit des chapelains aux puissants de ce monde et en vient à contrôler un riche réseau de monastères.

L'analyse de S.A.T. sur le passage d'une confraternité mystique à un ordre monastique, qui soutient la comparaison avec les ordres mendiants catholiques, notamment les Franciscains, est passionnante. Elle montre comment le Yogyô-ha est un cas rare d'institutionnalisation réussie au sein du monde des saints itinérants (*hijiri*) qui jouent un rôle spécifique dans le monde religieux japonais. Sa réflexion sur la gestion du charisme de Ippen et l'invention d'une transmission et d'un principe d'autorité par ses successeurs fait également intervenir les choix stratégiques de l'ordre, notamment celui de s'allier avec la classe guerrière et les pouvoirs temporels.

Vincent Goossaert.